

Un livre de chez nous

Autor(en): **J.M. / Porta, Maurice**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **58 (1920)**

Heft 45

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-215936>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Onn'hôra apri lo cafon ao régent étai peindu dein on bocon de cagnâ que lo père Bâoderon l'avâi dein sa carraïe et iô nion sarâi venu lo queri.

...Lo leindéman matin, lo père Bâoderon trézâi lo femé et lo bérnetâve quand vaité lo régent Belâ que vint vers li, tot moindro, tot biévo, tot fliappi et prêt à pliorâ.

— Père Bâoderon ! Père Bâoderon ! que fâ.

— Mâ ! Monsu lo régent, que lâi a-te ?

— Lâi a que... mon cafon...

— L'è crevâ ? Vo lâi trovâ étai su la paille ?

— Diabe lo pas. Mon cafon... mon pouôro cafon ! m'è lant robâ !

Lo père Bâoderon fâ seimblant d'être tant ébahia que laisse tsezi sa bérnetta. Mâ se met à rire et fâ :

— Lâi adî dinse. On pâo pas dere. Dite adî dinse. Monsu lo régent. Lè dzein vo craïrant. Lo vo garanto.

— M'einlevâ se n'è pas la veretâ ! M'ant robâ mon cafon sta né.

— Eh ! quemet vo sêde bin dere ! Vo z'ite on tot fin. Redite-lo onco on iadzo, mâ adrâi fê, qu'on l'outie dein tot lo velâdzo.

— N'è pas onna dzanlye. M'ant robâ mon cafon !

— Dite adî dinse. On pâo pas dere mî. Lè dzein sant dobedzi de vo crêre. N'arê jamais cru que vo satsi asse bin dessuvi eili qu'à êtâ robâ !

...Et du adan, quand l'è qu'on dêvesse avoué Bâoderon de Monsu Belâ, manque jamé de dere :

— Monsu lo régent, l'è on tot malin coo. Et bon po dessuvi !

Marc à Louis, du Conteur.

Le gendre idéal. — M. Y. reçoit la visite d'un sympathique jeune homme qui lui demande la main de sa fille.

— Puisque vous aimez Gertrude et qu'elle vous paie de retour, je ne veux pas contrarier vos vœux, soupire M. Y. Quand les oisillons sentent pousser leurs ailes, il est tout naturel qu'ils quittent le nid paternel pour aller en bâtir un de leur côté. Tout de même, il me sera bien pénible de voir ma fille prendre sa volée.

— Qu'à cela ne tienne, monsieur, répond le soupirant, votre nid a l'air spacieux. Nous y pouvons tenir tous. Pour vous être agréable, je m'en accommoderai.



UN LIVRE DE CHEZ NOUS.¹

Il y a deux publics, le «grand» et le «petit». Le grand public, c'est «Monsieur tout le monde»; aussi bien son opinion, son jugement, sont-ils en maigre estime chez les gens dits cultivés, le «petit» public. Ceux-ci regardent de haut Monsieur tout le monde et lui contestent toute compétence en matière d'art et de littérature. Mais ce dernier se moque comme un poisson d'une pomme de ce dédain. Une œuvre lui plaît ou ne lui plaît pas, tout simplement. Il ne cherche pas la petite bête. Et quand une œuvre lui plaît, il ne cache pas son sentiment; auquel il sait rester fidèle. C'est le succès.

Le petit public, lui, est beaucoup plus circonspect dans l'expression de son opinion. On dirait même qu'il se défend contre une satisfaction possible. On ne sait jamais au juste ce qu'il pense ni s'il est bien sincère dans son jugement. S'il loue, il dose parcimonieusement son compliment. Il y met, en revanche, moins de modération lorsqu'il critique. Quant à la fidélité, il ne faut guère la lui demander; il se borne à «prendre acte». Il importe surtout à sa réputation d'homme «cultivé» qu'il ait lu, à leur sortie de presse, le dernier article du chroniqueur à la mode et le dernier livre paru, comme aussi qu'il ait vu, à la première, la pièce nouvelle. C'est une question de répertoire à tenir au jour le jour. Et puis il faut qu'il puisse dire son avis dans les parlores quotidiennes.

Il est très rare que les jugements du grand public et ceux du petit public concordent. Ce dernier, du reste, n'y tient guère; ce lui serait presque un affront.

¹ Maurice Porta. *Nous, pendant ce temps...* Payot et Cie, éditeurs, Lausanne et Genève.

Pourtant, il est des exceptions. Justement, M. Porta est l'heureux bénéficiaire de l'une d'elles. C'est un éloge qui a son prix. Les articles de M. Porta sont également lus et goûtés par les intellectuels et par ceux qui ne prétendent nullement à ce titre. Il y a plusieurs raisons à ce double succès. D'abord, M. Porta parle surtout de choses de chez nous; or tous nous aimons assez qu'on nous entretienne de gens et de choses qui nous sont familiers. On s'y retrouve mieux. Ensuite, dans le style de M. Porta, l'originalité n'est pas acquise au prix de la clarté ni de la simplicité. Il semble, au contraire, qu'il ait horreur de la recherche, du mot «rare», du mot à effet. Il écrit une langue appropriée au sujet choisi, à la fois élégante et solide, souvent très savoureuse, toujours franche; enfin, quoi, une langue que tout le monde comprend. Les images, les comparaisons, les rapprochements sont frappants de vérité, parce que l'auteur est doué d'un remarquable don d'observation, parce qu'il voit juste et que ses qualités d'imagination ne sont pas déformées; elles sont restées nature.

Et puis, tous ces articles sont empreints d'un optimisme bienveillant, d'une saine philosophie, discrètement assaisonnés de l'esprit voulu.

Voilà pourquoi les nombreux lecteurs de M. Porta se félicitent qu'il ait eu l'excellente idée de nouer sa gerbe. Ils auront bientôt tous — s'ils ne l'ont déjà ? — ce recueil sur leur table et ils y reviendront souvent. Le journal passe, le livre reste.

Après tout, peut-on mieux juger d'une chose qu'en y goûtant. Lisez donc un extrait du livre : *Nous, pendant ce temps...*

Mais avant cela, écoutez donc le souhait par lequel M. Porta termine l'avant-propos de son livre. Il vous dira ce que vous trouverez dans celui-ci :

«J'aimerais que mes concitoyens retrouvent dans ces pages un peu de cette époque dont nous sortons et qui est à jamais finie, espérons-le. Un peu de notre coin de pays pendant la guerre. Et un peu de notre coin de pays tout court.»

J. M.

La grande route.

Je me figure un aviateur, parti d'une terre inconnue, et qui viendrait reconnaître la nôtre. A mesure qu'il approcherait, par les vertigineux espaces, des formes et des couleurs se précèderaient à ses yeux. Et puis, soudain, il aurait un frisson d'aise, ou peut-être de crainte. Sa jumelle lui aurait permis de reconnaître, sinuant par les pays, d'interminables rubans jaunes : nos routes.

Les routes, réseau obstiné et ténu, sont posées à plat sur le monde, comme une toile d'araignée sur une fourmière. Infatigables, elles font des hâchures claires dans les paysages. Plus nombreuses et de plus haute noblesse que les voies de chemin de fer, leurs cadettes galonnées et fiévreuses, elles, dont la naissance se perd dans la nuit brumeuse des siècles, elles ont, depuis toujours, marqué l'emprise de l'homme sur la nature. Plus que n'importe quoi d'autre, elles sont sa marque, sa signature, son sceau. Plus que les monuments, que les champs cultivés, que les habitations même. Où l'homme a vécu, la route longtemps subsiste, qu'il a taillée («rupta», en latin : «tranchée»), dans le roc parfois, à la sueur de son corps. Elle est son premier signe, et le plus durable. Que nous ont laissés les Romains, en fait de souvenirs concrets, et à part quelques pierres cailloux rongés qu'on explique dans les musées ? Leurs fameuses voies romaines, creusées pour les siècles, et dont notre calcaire du Jura, à tant d'endroits, a gardé l'empreinte.

D'un pays nouveau, quand les routes durables sont construites, la conquête est à moitié assurée. C'est la pelle qui, peu à peu, civilise le monde et contraint à l'ordre les contrées rebelles. Les bons officiers coloniaux, comme l'a prouvé le Maroc, par exemple, sont, pour un bon tiers, des pionniers, au sens propre.

La piste, puis le chemin, puis la route. Et le degré de culture d'un peuple se peut mesurer à l'étape qu'il a atteinte, dans ce domaine. Telles communautés, qui redoutent la halte prolongée, en sont restées à la piste. Quand une race en est à la route, c'est que le pays lui convient, et qu'elle entend bien y rester.

Tels hommes, pourrait-on dire, telles routes. La nature, bien entendu, la texture du sol, d'autres circonstances encore, ont leur mot à dire; en fin de compte et tout de même, le caractère des habitants reste bien l'argument souverain. Aux uns, il faut des voies droites, le passage le plus rapide possible d'un point à un autre, de longues chaussées impeccables

et rigides, un tracé géométrique, avec les bornes de kilomètres et des poteaux indicateurs de tout ce qu'on va rencontrer, comme le report scrupuleux, sur le terrain vivant, d'une carte d'état-major. L'utile, sans plus. Et puis, nos voisins de Savoie ont des chemins «petit bonheur», si je puis dire, qui vont et reviennent, qui font un détour parce que c'est plus joli ici que là; ils semblent qu'ils ne tiennent vraiment qu'à vous faire faire le tour du propriétaire, sans intention bien marquée de vous conduire à tel village plutôt qu'à tel autre. En fin de compte, vous arrivez tout de même, c'est sûr; seulement, vous avez abondamment musé en route. Ce sont là chemins que les autos ignorent, si pressés de rejoindre l'hôtel, mais que les piétons savourent.

Le sentier de la ferme s'élargit pour le bourg, et devient route en continuant vers le chef-lieu. Voyez la chaussée se rapprocher de la grande ville; dès la banlieue, elle se soigne, se bichonne, s'aristocratise, comme une dame qui se met de la poudre avant de sonner chez son amie. Elle se guide pour ressembler aux rues, qui l'attendent, là-bas, et la continueront. Elle se goudronne, se pare de reverbères, de trottoirs.

La vie de la route, du reste, et sur toute sa longueur, est une toilette incessante. Chaque printemps, l'homme doit la reconquérir sur l'hiver en retraite, qui recouvrait et noyait tout; chaque automne, il la fortifie contre la mauvaise saison menaçante. Il sait que, s'il l'abandonnait à elle-même, elle ferait bien vite de retourner à la nature, qui la guette, de devenir un de ces jolis chemins désaffectés qu'envahissent les mousses et les herbes folles, les transformant si vite, si vite !

La route, c'est la grande voie de la civilisation, comme les fleuves, les canaux, la mer. Ses bateaux, ce sont les véhicules de tous genres qui circulent sur elle. Elle a ses lourdes barques, qui sont les chariots et les camions; ses contre-torpilleurs et ses «racers», qui sont les autos rapides. Et puis, comme le Sahara a le chameau, comme l'Alpe a le mulet, elle a son animal à elle, le cheval; des bêtes que nous avons prises à notre service, chacune ainsi à son domaine.

De même qu'il y a les choses et les gens de la mer, il y a les gens et les choses de la grande route. D'abord, ceux qui vivent d'elle, et sur elle, et pour elle uniquement : les cantonniers et autres fonctionnaires voués à son spécial service. Puis, les passants occasionnels, comme vous et moi. Nous autres, nous usons d'elle par intermittences; elle a, par ailleurs, son vrai peuple : les rouliers, les charretiers et autres pilotes ou capitaines de tous véhicules, qui lui sont ce que les matelots sont à l'océan. Elle a aussi l'humanité internationale qui habite les vastes limousines étincelantes, entre deux transatlantiques et deux palaces. Elle a surtout les bohémien et rôdeurs de tous poils, trimardiers ou corsaires, chercheurs de pays ou d'aventures, ennemis du travail qui courbe les reins, amoureux des nuits claires et des livres talus. De tous ceux-là, qui sont ses fils fervents et ses seigneurs, elle est la seule vraie patrie. Elle a enfin, hélas ! aux époques sinistres où les canons grondent, où les villages en feu ponctuent les ténèbres, de lamentables bords en déroute, des enfants, des vieux, des éclopés navrant qui se confient à elle, et qui, en longues files chancelantes, fuient vers ailleurs...

Comme la mer, comme les fleuves petits et grands, elle a ses riverains. Les villages s'allongent, à son passage, comme sur une côte. Aux carrefours, bourgs et maisons se groupent, ainsi qu'il en va aux confluent d'importantes rivières; on dirait des oasis, échelonnées au long d'une piste. Et les auberges, semblables à des repaires de naufrageurs qui se seraient mués en asiles, ouvrent leurs portes accueillantes, se tendent vers le passant de toutes les convitoises qu'elles promettent de satisfaire, et sont là qui vivent, des centaines, des milliers, de ce tribut prélevé sur le pèlerin de la route.

Alors que tout, en nos contrées, est propriété particulière réduite en mille fragments, la route reste indivise et commune, égale à tous, comme l'océan. Elle appartient à l'Etat; plus justement, elle n'est à personne. Ses talus, souvenirs de l'«Allmend» de jadis, verdoyent encore, fraternels pour les haridelles des ambulants, pour le sommeil des heimatlozes, et pour la pauvresse en haillons, qui y fait brouter sa chèvre.

L'administration a voulu la beauté de la route. Elle l'a bordée, sagement, d'arbres administratifs,

c'est-à-dire sans fruits, une façon gentille de ne pas tenter le passant, de ne pas le distraire, presque un perpétuel : « Circulez ! » La route, en effet, est là pour qu'on circule; rien ne doit pousser à la halte, que l'ombre, qui est gratuite et partout semblable.

Comme les enfants des marins prennent, du spectacle de l'eau infinie et des paquebots rôdeurs, leurs premières notions de la grandeur du monde, ainsi les petits terriens s'instruisent et rêvent, devant les autos poussiéreuses qui passent, et s'en vont sans cesse là-bas, plus loin, ailleurs.

La route est imprégnée de poésie. Sauf les gens très instruits, on ne sait pas au juste d'où elle vient, en somme, ni où elle va. On sait seulement qu'elle continue, pleine d'imprévus possibles, de contours probables, dans un décor sans cesse nouveau, grosse de multiples incidents qu'on ne saurait prévoir. Elle est imprégnée de poésie. C'est pourquoi, dans la vie si quotidienne, quand la monotonie des gens et des choses vous prend aux épaules et vous fait horreur, il y a ce remède souverain : le sac au dos, un bâton solide, et la grande route !

(23 juillet 1917.)

Maurice PORTA.

LE PATOIS VAUDOIS AU PALAIS FÉDÉRAL

HACUN sait que les trois langues nationales sont l'allemand, le français et l'italien. L'usage de tout idiome est officiellement interdit au sein des Chambres fédérales. Un député facétieux essaierait en vain de toute autre langue, morte ou vivante, il se verrait interrompu par la sonnette du président.

Comment donc le patois vaudois a-t-il pu s'insinuer sous les lambris dorés du Palais fédéral et chatouiller les oreilles des pères de la Patrie ?

C'était en 1881. Un député vaudois avait présenté aux Chambres un postulat relatif à l'achat des chevaux de cavalerie. On se souvient que, pendant longtemps, les chevaux du pays étaient méprisés des colonels fédéraux. Ceux-ci préféraient fournir notre cavalerie de chevaux mecklembourgeois et français. Il s'agissait donc de faire revenir nos hauts fonctionnaires de leur engouement irréflecti pour les produits étrangers et d'encourager nos éleveurs par le recrutement dans le pays de tous les sujets chevalins propres au service.

Une commission fédérale était réunie à Berne pour étudier cette question. L'auteur du postulat en faisait partie. La discussion était nourrie. Chacun s'exprimait, qui en allemand, qui en français. Mais, petit à petit, les orateurs des bords de l'Aar et de la Limmat passaient de la langue écrite aux dialectes qui leur étaient propres. Or, vous savez la variété qui existe dans les dialectes teutons.

Notre député, familier avec la langue de Goethe, de Schiller et de Lessing, n'entendait rien du tout du jargon adopté par les orateurs. Il eut la malice de ne pas rappeler ses collègues à l'observation du règlement qui prohibait les langues... étrangères. Il prit gravement la parole en ces termes :

« Monsu lo Président et ti vò qu'avai tant bin su devesa ora. Vu assebin vo derè ôquiè. Mè seimblie, au respect, que vo ne compregnent rein ai z'afférés. N'âmo pas lê fignolets que volliant dai tzévaux dé cique; cliiau dai paysans dé per tsi no sont se bons que les zèbres que vo z'alladé queri per la Prusse ou lou Hanovre. Lai yà par lo gros dé Vaud, à Velâ-lou-Grand, à Tsabrà et d'au côté des Franches-Montagnes dai cavallés que sont prâu boïnès por lé dragons. Le proposé d'invoyi nouté colonaux atzeta toté lé bounés bites dé la Suisse. Qu'èin ditès-vo ? »

L'orateur continuait avec un sang-froid imperturbable et inquiétant. Les assistants, ahuris, se regardaient comme des chiens de faïence, ne comprenant rien à ce galimatias. Leurs regards enveloppaient l'orateur qu'ils supposaient atteint d'un dérangement cérébral.

Celui-ci, après une pause, s'adresse en souriant à ses collègues : « Messieurs, vous venez de me faire entendre le dialecte rustique de vos cantons : j'ai tenu également à vous donner un échantillon du patois du canton de Vaud. » Et tous d'éclater de rire.

La leçon fut bonne. On ne parla plus, dès lors, au Palais fédéral, que les langues autorisées par le règlement.



FILLE DES CHAMPS.

I

Sur la grande place ombragée de platanes, la fête lat son plein, fête des écoles, jour d'adieu à la grammaire, aux déclinaisons grecques, aux formules hiéroglyphiques sur le tableau noir. Il faudra bien y revenir, sans doute, après les vacances, mais qui y songe ? C'est si long, six semaines, quand on a douze ans et que le cœur chante...

Sous l'œil bienveillant des maîtres, les garçons grimpent aux mâts de cocagne, ou enfermés dans des sacs rivalisent de vitesse à la course; les plus grands tirent au flober sur des pipes de terre ou des poupées qui font la révérence quand le coup les atteint. Les fillettes, essaim gazonnant, remplissent les allées et les pelouses : robes claires, longues tresses terminées par un nœud de ruban; partout la joie de vivre, des bouches rieuses, des yeux qui brillent sous des fronts blancs.

De chauds rayons de soleil, où bourdonnent des insectes à travers le feuillage, marbrent le sol de taches d'or. Glissant parmi la foule, les camelots promènent leurs éventaires chargés de jouets : pantins gigotant au bout d'un fil, singes en plomb vêtus de peluche écarlate, qui s'accrochent partout, serpents de carton toujours ondulant quand on les tient par la queue, petits diables sortant à l'improviste de la boîte qui leur sert de gîte, épingles d'aluminium aux armes de la ville, médailles enrubannées. Au-dessus des têtes flottent, captifs, les ballons de baudruche rouges et bleus; sifflets et trompettes rivalisent d'ardeur, mêlant leurs notes aiguës au bruit confus des voix qui, joyeuse rumeur, remplit la place. Par intervalles passent dans l'air des coups de grosse caisse, des ronflements de trombonne, la voix argentine des cymbales. Devant Guignol, la foule pressée regarde en extase Colombine donner des soufflets à Pierrot, et se pâme de rire lorsque celui-ci tombe raide mort pour ressusciter aussitôt et faire un grand pied de nez à son irascible moitié. Des marchands d'oranges orient leur marchandise; des gamins, avec volupté, sucent de longs bâtons de sucre d'orge; jetés par poignées, les confetti de papier pailletent les chevelures.

Aux accents criards de son orgue, le carrousel tourne, infatigable. Fièrement campés sur leurs chevaux de bois, amazones et cavaliers passent et repassent devant les mamans qui surveillent les petits assis dans les voitures.

— O mère ! dit une voix dans la foule des spectateurs, j'aimerais tant à faire un tour, moi aussi.

— Mais, mon pauvre enfant, jamais tu ne pourrais te tenir, ça tourne si vite, le vertige te prendrait.

— Oh non ! des deux mains... Tu vois, à cette tige de fer où le cheval est suspendu... Mère, permets, je t'en prie; jamais encore je n'ai été sur le carrousel.

— Impossible; sois raisonnable. D'ailleurs tu n'as pas de carte.

— Pas de carte, c'est vrai, répond l'enfant avec un geste de désespoir. Voilà ce que c'est d'être toujours malade et de ne pas aller à l'école.

— Allons-nous-en, reprend la mère; cela te donne trop envie.

— Au contraire, restons encore. Ça m'amuse de voir les chevaux tourner; c'est toujours mieux que rien. Pourtant... si j'osais, je demanderais une carte à ce monsieur qui porte une cocarde à la boutonnière; peut-être me la donnerait-il, puisque nous sommes pauvres.

— Garde-t'en bien, le carrousel n'est que pour les écoliers.

L'enfant baisse la tête avec un grand soupir, tandis que sa mère, furtivement, essuie deux larmes qui perlent au bord de ses paupières humides.

Mères dont les enfants s'ébattaient au soleil avec des cris de joie, remerciez-vous quelquefois Dieu de vous les avoir donnés si beaux et si forts ? Leurs membres sont souples, leurs joues roses, et le vent, quand ils courent, joue dans les mèches folles de leurs cheveux flottants. Ils grandiront, joie de votre

cœur, orgueil de vos yeux, deviendront de sveltes jeunes filles, de fiers jeunes hommes à la mâle tournure. C'est tout naturel, n'est-ce pas ? Ce sont vos enfants... D'autres sont contrefaits, bossus, se traînent, lamentables, entre deux béquilles, et tout pâles, avec leur tête de vieux qui souffre, ont le sourire navrant de l'homme qui rit pour ne pas pleurer. On dit : « Pauvre enfant ! » avec un frisson de pitié, et l'on passe plus vite. Mais la mère, elle, ne passe pas; sa douleur chaque jour devient plus aiguë avec l'espoir perdu et l'amertume croissant au cœur de son enfant. Petit, il se savait à peine bâti autrement que les autres; avec la connaissance vient la révolte, faite d'aigres jalousies et de murmures mal étouffés.

(A suivre.)

Dr CHATELAIN.

Le meilleur des horaires est toujours celui qui vous est familier. On y trouve toujours ce qu'on veut et rapidement. L'habitude de l'Horloge du Major Davel (Imprimerie Delacoste-Borgeaud, éditeur) n'en veut pas d'autre, car il trouve à celui-ci toutes les qualités désirables : classement logique, clarté, facilité de consultation, etc., etc. Morale : Demandez l'Horloge du Major Davel.

GRAND THEATRE. — Ce soir samedi, troisième et dernière soirée classique avec *Le Malade imaginaire*, comédie en 3 actes de Molière, et *Les Précieuses ridicules*, comédie en 1 acte, de Molière.

Dimanche 7, une seule représentation du grand drame d'Alexandre Dumas : *La Tour de Nesles*. Toute la troupe des artistes hommes joue dans ce drame. Les costumes sont fort beaux. Le rideau lèvera à 8 heures très précises.

ROYAL BIOGRAPH. — Cette semaine, *La fille de la tourbière*, œuvre dramatique en quatre parties. En mer et *Le rancho del Prado*, deux nouveaux épisodes du *Motocycliste infernal*. Enfin, présentation de la cinquième sélection de *La plus belle femme de Suisse*.

Royal Biograph

Place Centrale - LAUSANNE - Téléphone 29.39

Matinée à 3 h. Tous les jours Soirée à 8 1/2 h.

Du Vendredi 5 au Jeudi 11 Novembre 1920

Dimanche 7 Novembre : 2 MATINÉES à 2 1/2 h. et 4 1/2 h.

UN NOUVEAU SUCCÈS NORVÉGIEN La Fille de la Tourbière

Splendide drame moderne en 4 parties avec les mêmes interprètes que le dernier succès
DANS LES REMOUS

2 nouveaux épisodes de l'immense succès

Le Motocycliste infernal

Grand drame d'aventures extraordinaires avec TARZAN

7me épisode :

En Mer !

8me épisode :

Le Rancho del Prado !

4me SÉLECTION DE La plus belle femme de Suisse

PHOTOS GIROD, 29, RUE DE BOURG, 29
LAUSANNE — Ouvert jours et dimanches.

Vermouth NOBLËSSE
DÉLICIEUSE GOURMANDISE

SE BOIT GLACÉ G. 162 L.

FUMEZ LES CIGARES FROSSARD

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT.
J. MONNET, édit. resp.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.